

Défense et illustration du lecteur de romans contemporain

16 août 2016

Même moyen le lecteur de romans contemporain a des attentes de très loin supérieures à celles de tous ceux qui, depuis plusieurs millénaires, l'ont précédé dans la carrière anagnostique. Certains esprits mal lunés verront dans cette assertion liminaire le signe d'une fâcheuse tendance à la flatterie la plus plate en fait de *captatio benevolentiae*. On voudra donc bien nous excuser si nous prenons ici et la place et le temps dont nous avons besoin pour prendre les devants et éviter ainsi que des malentendus ne soient inconsidérément lancés dans le monde pour s'y transformer, en vertu d'une exception très notable à la loi de la Mobilité universelle des affaires contemporaines, en jugements définitifs. Le fait est que le lecteur auquel par la force des choses nous nous adressons, le lecteur contemporain donc, ne se montre pas encore satisfait quand on lui a décliné les noms, âge, profession et nationalité d'un personnage, même augmentés d'un curriculum vitae circonstancié. Une description de sa mise vestimentaire, de sa démarche, de son port de tête, de ses intonations, de ses mimiques, de ses tics, de ses tatouages s'ils existent, de la panoplie complète de ses accessoires quotidiens, aura pour effet tout au plus de le mettre en appétit pour la suite. On pourra l'informer en détail des opinions, idées, aperçus, croyances, goûts, habitudes, marottes, occupations, hobbies, passe-temps, dudit personnage, même couronnés de ses faits et dits les plus nobles comme aussi des plus vils, son appétit persistera. Il persistera encore quand on lui aura présenté les grandes lignes du réseau infiniment réticulé des relations que le personnage emporte avec lui, non seulement diachroniques avec ses ascendance et descendance reconnues autant que naturelles, les unes et les autres dûment répertoriées, mais aussi synchroniques avec ses relations familiales, sentimentales, professionnelles ou encore sportives. Quitte à choquer les lecteurs officiels, professionnels et assermentés, c'est sans la moindre hésitation que nous affirmons que, pour le lecteur contemporain, les Don Quichotte, Tristram Shandy et autre Leopold Bloom, pour compter parmi les plus belles créations de l'esprit humain, sont encore trop allusivement esquissés, ce qui sans doute leur permet sur le coup de frapper d'autant plus fort son imagination, mais qui finalement laisse ouvertes bon nombre de questions auxquels il ne peut ajouter que ses suppositions et conjectures.

État dans lequel les romanciers contemporains ne peuvent moralement pas laisser leurs lecteurs ! Car si encore une fois par la force des choses leurs devan-

ciers pouvaient ne pas connaître exactement le catalogue des attentes de leurs lecteurs futurs, eux savent ce qu'il en coûte de s'aventurer dans la vie contemporaine. Ils connaissent les efforts presque surhumains que demande à l'individu contemporain, quelles que soient par ailleurs ses autres conditions, la négociation du moindre passage : attention, présence d'esprit, anticipation, réactivité, plasticité tant intellectuelle que proprement morale et physique, amnésie sélective, autant d'aspects de la Mobilité à laquelle l'individu contemporain, et donc aussi avec lui le lecteur contemporain, quels que soient ses voisinages, se trouve impérieusement appelé et qui, sans doute, doit lui laisser très peu de loisir et de calme pour poursuivre ses investigations sur tel ou tel aspect d'un personnage d'un roman dont il vient de tourner à la main ou d'un clic la dernière page, en soi déjà un exploit dans un monde qui fomenté au moins autant d'interruptions que de connexions.

Pour notre part, nous nous efforcerons de ne jamais donner dans ce travers et dans toute la mesure du possible nous assisterons dans sa tâche le lecteur qui aura trouvé le temps mais plus encore le courage de se lancer dans la périlleuse aventure qu'est la lecture d'un roman sans pouvoir cesser de poursuivre, ni même seulement la suspendre, cette autre aventure qu'il n'a pas choisie mais qui s'impose à lui à tout instant et qui est la vie contemporaine. Si l'individu contemporain, chaque fois qu'il parvient à s'endormir, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, doit être déclaré un héros de la vie contemporaine, le lecteur de romans contemporain doit l'être au carré lorsque, nonobstant les connexions qui le réclament, les écrans qui le pressent, les engins automatiques plus ou moins identifiés qui le frôlent, les injonctions paradoxales qui lui disputent ses facultés logiques, les surfaces lisses qui le font transiter, les informations qui l'informent, souverain il ouvre son livre ou affiche la page à laquelle il s'est arrêté pour y poursuivre la lecture un instant suspendue. Il est le véritable héros contemporain. C'est de lui, de ses aventures, de ses exploits, de ses doutes, de ses déceptions, de ses lâchetés, de ses sursauts, c'est du lecteur de romans contemporain que tous les fabricateurs de romans contemporains devraient faire la matière de leurs livres ! Car l'athlétisme intellectuel, moral et physique d'un fabricant de romans n'est rien comparé à celui dont doit faire preuve un lecteur de romans dans la vie contemporaine. Celui-ci n'est pas payé pour sa peine, les risques souvent inconsidérés qu'il prend pour poursuivre sa lecture au milieu de la circulation universelle des choses ne lui sont presque jamais comptés. Un fabricant de romans peut compter sur les ficelles de son métier et de son milieu pour le soutenir dans sa fabrication, autant d'accompagnements qui donnent à celle-ci plutôt l'allure d'une promenade que d'une aventure. Le lecteur de romans contemporain est seul dans un monde dont l'aspiration unanime est qu'il ne le soit jamais. Si les fabricateurs de romans avaient la moindre idée de l'extraordinaire persévérance que suppose la lecture de leurs romans dans les conditions contemporaines, ils y réfléchiraient sans doute à deux fois avant de lancer sur le marché des romans mal ficelés, mal fagotés, rutilants rafiots incapables de soutenir longtemps les puissantes lames des injonctions contemporaines et qui doivent finir par sombrer en entraînant avec eux dans les eaux profondes leurs

imprudents lecteurs.

Disons-le tout de suite : sauf le respect que nous venons de faire valoir à l'endroit de ces rudes aventuriers, le principal protagoniste de notre histoire ne sera pourtant pas un lecteur de romans. Il ne sera même pas un lecteur tout court ! Que l'on n'y trouve pas malice. Il n'aura pour ainsi dire jamais ouvert un livre de sa vie, et s'il aura tout juste abordé sa trentième année lorsque nous le rencontrerons pour la première fois, il n'en ouvrira pas davantage dans le temps que nous lui accorderons jusqu'à ce que, de notre propre chef, nous le fassions descendre de la scène sur laquelle, de notre propre chef également, nous l'auront fait monter, pas davantage non plus dans le temps, long ou bref, cela nous l'ignorons, qui lui aura été imparti par une instance supérieure à la nôtre pour aller poursuivre seul ses aventures dans le monde contemporain. Mais d'autres l'auront fait pour lui si bien que, somme toute, s'il ne permet pas aux premières apparences de le décourager, le lecteur pourra trouver en lui quelqu'un qui lui ressemble, quelqu'un avec qui il pourra même trouver quelque plaisir à s'entretenir des sujets les plus divers, quelqu'un en tout cas qu'il sera sans doute assez curieux de suivre dans les méandres de ses aventures contemporaines pour y ajouter les siennes.

On ne dira jamais assez combien la lecture de romans dans les conditions de la vie contemporaine, ce qui veut dire, entre autres choses, dans n'importe quelle position, sous n'importe quelle injonction, dans n'importe quel moyen de transport, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, constitue un acte d'héroïsme à chaque nouvelle page renouvelé. Mais on ne doit pas non plus dissimuler les avantages très considérables d'un point de vue pratique que réserve ce type de lecture au point de contribuer significativement, dans les cas bien sûr où les accidents les plus regrettables, pour ne rien dire des collusions définitives, ne font pas prévaloir leur droit, à l'allongement de la durée de la vie dans les conditions contemporaines. Ce n'est pas seulement que la lecture de romans, essentiellement captivante, concentre celui qui s'y applique jusqu'au plus fort des transports et des injonctions, jusqu'au plus pressant des écrans et des connexions de la vie contemporaine. Les effets de cette concentration sont sans doute remarquables encore que très discrets. Combien de passages très improbables, particulièrement gardés, et pour cette même raison fermés au plus grand nombre, sont quotidiennement franchis avec une confondante facilité par des individus qu'emporte simplement la lecture d'un roman, laquelle, en leur dissimulant le caractère très périlleux de la négociation imminente, mais aussi en vertu du sens de l'action qu'elle favorise en eux, leur permet de passer pour ainsi dire d'eux-mêmes à la suite ! On ne saurait assez souligner l'importance de ce dernier point. L'esprit de suite, la fameuse suite dans les idées du grand style classique, sa marque autant que son apanage, expulsée de la plupart de ses places fortes et autres positions séculaires par les non moins fameuses disruptions de la vie contemporaine, a peut-être trouvé dans la lecture des romans son ultime refuge. Loin de se réduire à un pur et simple divertissement, à une déconnexion temporaire, celle-ci est sur le point de devenir la dernière ressource de l'action. La Suite que l'individu contemporain attend par la force des condi-

tions contemporaines, par la force de ses équipements, des écrans qu'il s'applique pour patienter, le lecteur de romans contemporain, lui, est prédisposé à l'aller chercher lui-même. C'est qu'il s'entraîne quotidiennement à passer lui-même à la Suite. La persévérance dont il doit faire montre pour pouvoir poursuivre coûte que coûte sa lecture quand tout autour de lui conspire, sinon à l'interrompre, du moins à la suspendre, le sens que celle-ci développe en lui pour l'action entendue comme mouvement signé ayant un début, un milieu et une fin, tout cela ne peut que le préserver des prestiges contemporains du Suspense et de l'Attente, prestiges empruntés à l'arsenal millénaire des religions dans lesquels donnent à plein les technologies contemporaines de l'information. Dans la gigantomachie contemporaine qui oppose au Goliath de l'Information le David de l'Action, le premier le champion de l'Attente de la Suite, le second celui de sa Poursuite, s'il n'est pas le mieux équipé le lecteur de romans compte sans doute au nombre des mieux dotés pour rejoindre les rangs élitistes du Poursuivant.

Là encore on ne saurait nous tenir rigueur d'une inconséquence apparente si le principal protagoniste de notre histoire, dont nous nous réservons encore le droit de ne pas divulguer les nom et prénom, pour ne pas être un lecteur de romans, n'en est pas moins un poursuivant très zélé de la Suite. Il suffira de faire un peu connaissance avec lui, de le pratiquer en quelque sorte, de prendre même succinctement la mesure de ses tenants et aboutissants, pour reconnaître qu'il dispose d'autres ressources, d'autres ressorts, qui, ajoutés au fait déjà mentionné de son exposition précoce, soutenue, continue, à d'ardents et presque insupportables lecteurs au long cours (qu'il ne s'agisse pas de lecteurs de romans mais d'un ancien lecteur de traités philosophiques devenu sur le tard lecteur de traités théologiques ou encore d'un lecteur de traités mathématiques ne fait ici aucune différence notable) le prédisposaient à choisir clairement son camp.

La Suite, c'est ce que l'individu contemporain, augmenté de ses écrans, attend avec une patience inconnue même des plus grands spirituels de Syrie, c'est ce qu'il attend de voir s'afficher, ce qu'il guette, ce qu'il craint par dessus tout de manquer en le laissant passer, raison pour laquelle il n'hésite pas à entrer dans d'innombrables réticulations qui sont comme de gigantesques filets jetés à la face de l'Univers dans lesquels la Suite, quand elle voudra bien finir par se présenter, ne manquera pas de se prendre. Il ne fait même pas mine de l'appâter pour la faire sortir de sa réserve. Il attend qu'elle se déclare en lui laissant toute l'initiative quant au choix du lieu et de l'heure. Frappé de suspense, ses alertes dûment répandues et activées, il peut furtivement se livrer aux exercices et autres occupations de son choix dont il a l'assurance qu'ils ne le mèneront jamais nulle part mais qui le maintiennent informé en attendant la Suite. Au contraire, la Suite c'est ce que le lecteur de romans contemporain se fait fort d'aller chercher. Nous l'avons déjà dit, ce type de lecture est sans doute la seule école d'action qui persiste dans les conditions de la vie contemporaine. La réserve du lecteur de romans contemporain, sa modestie même qui va parfois jusqu'à suggérer une aptitude particulière au martyre, ne sont qu'apparentes. Entraîné quotidiennement à tenir les équilibres les plus précaires, il est aussi entraîné quotidiennement à donner dans ces mouvements aujourd'hui devenus si étranges dans un monde

qui ne connaît plus que ses moyens de transport et ses écrans sur lesquelles s'affichent en continu les informations qui l'informent, ces mouvements qui, depuis l'apparition de l'Humanité sur la Terre, ont à ce jour toujours été la véritable mesure du Temps : les Actions.

Les trop brèves considérations qui précèdent auront, nous l'espérons, suffi à rappeler les fabricateurs de romans à la responsabilité et aux devoirs qui sont les leurs dans les conditions de la vie contemporaine. Le lecteur de romans contemporain a décidément trop à faire déjà avec ses propres démêlés avec les transports, les écrans, les injonctions et les informations dont il est continuellement la cible (les quatre fléaux de la vie contemporaine qui sont comme ses quatre points cardinaux!) pour ne pas devoir encore répondre lui-même aux questions laissées en suspens par de très peu consciencieux fabricateurs de romans. S'il parvient à soustraire quelque temps supplémentaire au temps que lui prend la poursuite quotidienne des moyens de sa subsistance, que ce soit pour répondre aux questions laissées sans réponse par les romans du passé, lesquels furent écrits dans des conditions qui n'avaient rien à avoir avec celles de la vie contemporaine si bien que l'on ne saurait leur en tenir rigueur si les fabricateurs de romans du passé ont écrit des romans dont la lecture est aujourd'hui devenue dangereuse. Alors il était possible de se retirer, de s'isoler, de prendre le temps nécessaire non seulement à la lecture d'un roman mais aussi à la poursuite de tout ce que son fabricant, qui pouvait compter sur la disponibilité de son lecteur, avait plus ou moins sciemment laissé en suspens. Ce qui nous apparaît aujourd'hui comme des manquements, des inconséquences, des imperfections, était autant d'occasions plus ou moins habilement ménagées pour exercer la sagacité non moins que l'imagination du lecteur. On lisait alors dans un petit nombre de positions imposées mais protégées : assis, à haute voix, souvent à plusieurs, on lisait pour autrui, on se faisait donner la lecture. Dans ces conditions les fabricateurs de romans pouvaient se permettre tous les raccourcis sans mettre en danger la vie de leurs lecteurs.

Disons-le plus nettement : la lecture d'un roman dans les conditions contemporaines de la vie n'est pas seulement devenue une gageure, une imprudence, une aventure, une exposition à toutes les chutes et à toutes les collisions jusqu'aux plus inégales, elle est devenue un acte de résistance, un acte de rébellion.

« Pourquoi diable vous acharnez-vous encore à lire des romans au péril de votre intégrité physique, sinon de votre vie même, alors que vous disposez des moyens les plus confortables et les plus sophistiqués, depuis les campus universitaires connectés jusqu'à vos écrans de poche, pour vous tenir informés, pour vous tenir littéralement au courant dans toutes les positions et même en courant ? Voudriez-vous suggérer que quelque chose échappe encore aux réticulations infinies de la vie contemporaine, quelque chose que vous trouvez seulement dans vos romans ? Ne seriez-vous pas en train de juger le monde dans lequel vous avez la chance inexpugnable de vivre pour en être autant le témoin que le micro-agent ? Les aventures que nous vous permettons de suivre en continu, au premier chef la grande et unique Aventure, l'Aventure de l'Information, seraient-elles quelque

peu fades à votre goût délicat ? Et d'abord, où trouvez-vous le temps de poursuivre les vôtres qui vous exposent très imprudemment ? À qui prenez-vous le temps que vous prenez pour donner dans vos transports romanesques en déclinant en bloc les propositions que vous font les transports de votre temps ? À quoi bon vos transports romanesques quand nous avons pour vous l'éventail complet des transports permettant de relier un point A à un point B, et cela dans n'importe quelle catégorie ? »

Ce qu'il ne faut pas entendre ! Et pourtant, ce sont quelques-unes des injonctions à peine mouchetées que plusieurs fois par heure doit endurer le lecteur de romans contemporain, lui auquel les conditions contemporaines de la vie ne permettent pas de se retirer. Sa lecture poursuivie d'une main souple mais ferme tandis que le reste de son tremblement s'applique à l'assurer dans le déferlement des transports contemporains est unanimement interprété comme une entreprise de disqualification caractérisée. On comprend dès lors que les mauvais fabricateurs de romans soient à ce point favorisés par la foule anonyme des gradés contemporains. Avec eux et leurs fatras à désespérer la collision fatale, le télescopage de trop, la chute définitive, ne sont jamais loin.

Nos vilipendeurs s'empresseront sans doute ici de nous faire remarquer que, après avoir placé la barre trop bas en donnant dans la flatterie la plus basse à l'endroit de notre lecteur, nous la plaçons maintenant trop haut en nous faisant fort d'avoir écrit un roman qui prend les devants de toutes les attentes imaginables et par là-même un roman parfait. Ils voudront nous prendre en flagrant délit d'outrecuidance.

« Prendre les devants de tout ce qui peut passer par la tête de votre lecteur ? Fichtre ! Voilà qui s'appelle avoir le bras long. Et pourquoi pas la lune pendant que vous y êtes ! Votre lecteur ? Le connaissez-vous seulement ? »

Pfui ! Cette fois le coup n'est pas passé loin. Un chouia de plus ou de moins, nous ne disputons pas des quantités, et nous n'avions plus qu'à remballer boutique et à nous en aller brûler sur un terrain vague notre roman en ses différents formats. À n'en pas douter un fameux feu de joie pour les gradés susmentionnés. Mais non ! Il en faudra plus pour nous détourner des voies qui mènent à l'espace public ou à ce qu'il en reste dans les conditions contemporaines de la vie.

Il est incontestable que, parmi tous les transports contemporains, le plus étourdissant encore que le plus rudimentaire est celui de ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants jetés sur les routes et sur les mers (les airs, eux, leur sont refusés) tandis que les fouettent inlassablement toutes les calamités qui, depuis l'apparition de l'Humanité, n'en finissent pas de la poursuivre, à commencer par elle-même. À l'heure à laquelle nous écrivons ces lignes, ces foules épuisées ont enfin commencé à nous arriver, à toucher nos rivages, à fouler la poussière de nos plus tranquilles contrées. Un tohu-bohu déjà fameux mais qui n'en est sans doute qu'à ses balbutiements. Mais comment pourrions-nous résister ici au plaisir autant qu'au devoir de lancer, comme en éclaireur, dans cet espace public redevenu insaisissable depuis que les nouvelles technologies de l'information

travaillent énergiquement à sa fragmentation à la limite de la pulvérisation, le Monologue de Parabella Schwarz, témoignage sublime qui a toute sa place dans l'Histoire et la Littérature universelles, que le plus grand des hasards nous a permis de surprendre d'une oreille rendue aussitôt attentive tandis que, à l'ombre de l'auvent de la Schwarze Pumpe cet après-midi-là endurant un soleil brûlant nous nous apprêtions à faire un sort à un Maßkrug très virilement tiré puis apporté par ladite Parabella Schwarz. Ce Monologue est celui qu'elle tint debout devant nous en pensant peut-être qu'avec notre air ateutonique nous n'en comprendrions rien. Nous le traduisons scrupuleusement de l'allemand mais en donnant les transpositions françaises qui le demandent :

MONOLOGUE DE PARABELLA SCHWARZ

Tous ils sont là à s'exciter, tous jusqu'au sang à se retourner leurs sales ongles ils se grattent avec leur sacro-sainte identité nationale, c'est leur nouveau dada, tout le monde sur les barricades, quand ils allument leurs postes de télévision c'est pour l'entendre leur Marseillaise, sur toutes les lèvres ils la veulent leur Marseillaise, mais d'abord sur les bien charnues de leurs Noirs et sur les fines qu'on dirait qu'on les leur a collées de leurs Arabes que dans leurs stades à leur place ils font courir, sur chaque tête pas de chez eux la caméra s'arrête et devant leurs écrans tous ils sont là à trépigner, plein les mirettes leur suffit pas, le son à plein volume il faut, s'ils pouvaient ils donneraient l'ordre à la caméra et au micro de se rapprocher encore, ces têtes suspectes elles les exaspèrent au dernier degré, et pourtant en gros plan sur leurs Écransextralargesextraplats toutes il les leur faut, tout le fric qu'ils ont pas tous ils le mettent quand même histoire que rien leur échappe, c'est encore comme ça qu'ils les préfèrent leurs têtes de Noirs et d'Arabes, bien découvertes, les oreilles et le front bien dégagés, comme à l'armée, toutes ces bobines basanées au garde-à-vous comme au poste de police là dans leurs salons dans leurs postes de télévision, toutes les caméras et tous les micros il les leur faut pour être bien sûrs que leur Marseillaise nationale y est bien accrochée, que toutes ces lèvres pas de chez eux ne marmonnent pas autre chose, eux qu'on peut toujours attendre pour aligner une phrase correcte en français, tous ils se rattrapent comme ils peuvent avec leur bouillie nationale et leur purée républicaine que c'en est une pitié, ils s'en barbouillent de la tête aux pieds en se passant leur rouge et leur tripaille, ils l'ont trouvé leur truc pour pouvoir l'air de rien se payer leurs têtes à tous, arrosez-vous, bourrez-vous, prenez-en tous, la Puréebiblique reconnaîtra les siens, moi les Noirs et les Arabes j'aime pas trop, surtout les Noirs et les Arabes bien de chez eux, ceux qui ont réussi leur intégration, les vingt sur vingt, coqs nationaux patentés, ils ont pris tous leurs vices alors merci, et pas besoin de se demander où ils sont allés chercher tout ça, étalées comme elles sont leurs mauvaises manières y a qu'à se baisser, y a qu'à se servir, n'empêche, le spectacle peu ragoûtant de toutes nos souches nationales en train de se donner des grands airs, de monter sur leurs grands chevaux pour se déclarer les champions de la cause des femmes alors qu'il n'y en a pas un pour avoir un mot gentil avec nous, c'est à pleurer, et nous bonnes cruches qu'on est,

au milieu de toutes leurs immondices on continue à les servir parce qu'on sait qu'au fond on est tout juste tolérées et pas plus, c'est la vérité, c'est pour pas prendre de coups qu'on les laisse nous habiller en petites dindes dociles bien de chez eux, pour que nos champions de la gaudriole nationale puissent s'en donner à coeur joie, et ils s'en donnent du bon temps avec nous, du bon gros lourd qu'on en attrape des bleus de toutes les couleurs, faut dire qu'archimoulées comme on est dans les tirebouchonsraslebonbon qu'ils nous font enfler, toutes commandées sur leurs sites de cochons cent pour cent bien de chez eux, avec leurs gros poings en l'air qui demandent qu'à nous tomber dessus pour un oui ou pour un non, et je vous passe le reste de la panoplie qu'on se fait coller de force, les talons aiguilles, les faux ongles, les faux cils, sans quoi nos Gaulois ils bandent pas, jusqu'aux lèvres peinturlurées d'une vulgarité sans nom qu'ils nous font faire pour pas qu'on les soûle avec nos problèmes de bonne femme, mais non, ils nous forcent même pas, c'est toutes seules comme des grandes que toutes on va se mettre au rayon charcuterie, avec nos gros derrières, nos gros seins, nos grosses cuisses, la vulgarité et la peur d'en prendre une que toutes on dégouline à grosses gouttes, ce qui nous empêche pas d'aller branler le tocsin avec nos viriles souches nationales histoire de rameuter contre les misogynes qui nous arrivent d'ailleurs, comme si on n'en avait pas assez des nôtres, ils me font mourir de rire avec leurs grands airs qu'on entend les drapeaux claquer au vent, leurs pique-nique républicains, et nous pauvres petites dindes auxquelles tous ils foutent la trouille avec leurs Momosenturbanés le sabre entre les dents prêts à se faire sauter ou à nous découper net au prochain coin de rue, c'est pour se rincer l'oeil que tous ils nous affolent, Mariannes dépoitraillées en danger, petites dindes mortes de trouille dans leurs bas résille oui, tous ils peuvent se déchaîner autant qu'ils veulent, leurs petites combines elles prennent pas sur moi, leur manège il fait tourner qu'eux, pas moi, la vérité c'est que tous les hommes, tous, ils se comportent comme des brutes avec nous, tous les hommes, tous des malpropres, les souches républicaines bien de chez nous pas moins que leurs Noirs, leurs Arabes, leurs Mollahs, leurs Juifs, leurs Roms, tous, tous, pas un pour racheter l'autre, tous ils savent faire qu'une seule chose, aller directement au derrière, au derrière tous et que ça saute, et quand c'est pas le derrière c'est pour se mettre debout sur leurs pattes de derrière et poser leurs grosses sales pattes de devant sur notre poitrine comme si elle était à eux, tous ils se mettent sur nous comme des sales bêtes, un peu de manières, de la douceur, faut pas rêver, ils l'ont pas en magasin, même seulement un peu de temps pour nous parler, nous demander comment ça va, même ça faut pas leur demander, connaissent pas, parler avec une femme ils savent pas faire, la seule chose qui les intéresse c'est un peu coup en passant, si possible avec un clairon national pas loin histoire de couvrir leurs petites affaires personnelles à notre derrière, si au moins ils disaient ce qu'ils nous font, mais non, quand ils l'ouvrent c'est pour nous insulter ou nous dire des saletés, ça les excite, tous ils nous traitent comme leurs petites dindes en se donnant ensuite des grands airs tricolores, et nous triples dindes on leur dit Ouiencorevazyvazy, ils attendent pas d'avoir quatre ans que déjà ils commencent, hauts comme ça ils nous regardent déjà comme si nous étions leur joujou, on se demande qui peut bien leur fourrer des regards pareils à ces jolies petites têtes

blondes, des regards comme ça, vicieux, méchants, ça vous tombe quand même pas du ciel, il faut que Papamaman s'y mette et pas qu'un peu, l'autre jour j'en ai attrapé un qui me reluquait des pieds à la tête dans le métro comme si j'étais sa boniche, il avait pas quatre ans, il m'aurait sorti son petit machin pour que je me le fourre quelque part ça m'aurait pas surprise, la petite souche bien de chez nous, toute mignonne, j'ai attendu l'arrêt suivant et je suis descendu comme je fais toujours avec les autres souches du même calibre quand tous ils deviennent fous aux heures de pointe, pas la peine d'essayer de leur dire quelque chose pour les calmer, ils font aussitôt des yeux de merlan frit quand ils nous insultent pas et que des coups nous pleuvent pas dessus, dire des horreurs à un enfant, Vouzavepashonte, et lui il a honte peut-être, la petite souche nationale, les féministes dans les journaux me tapent sur les nerfs avec leurs grands airs de Grandebourgeoisejesaistout, n'empêche, elles ont pas tort quand elles disent que les hommes ne savent pas se tenir, nos souches nationales n'ont rien à envier à personne, je les vois faire avec leurs petites dindes qui se prennent des horreurs à longueur de journée sans broncher, bobonnes bien coiffées, bien mises, mais même les chiens on les traite mieux, O elles peuvent défiler avec leurs pancartes et leurs banderoles, elles peuvent y mettre tout le Bleupapa et le Rosemaman qu'elles voudront, avec tout ce qui passe se monter la tête à ne plus pouvoir redescendre du cocotier pendant trois jours, la vérité c'est qu'elles se feront avoir toute leur vie, si elles veulent pas se retrouver à la rue du jour au lendemain elles ont intérêt à filer doux, ce qui se passe derrière les murs de leurs maisons, des horreurs, des horreurs, j'en ai la nausée, alors tous les Noirs et tous les Arabes du monde, tous les Mollahs et tous les Juifs, les Roms itou, tous ils peuvent tous rappliquer, on verra bien qui perdra au change, en tout cas ça ferait un fameux courant d'air, ça éventerait un bon coup les relents d'apéros et de charcutaille, et puis ça leur ferait faire un peu d'exercice à toutes ces faces écarlates qui s'en foutent les branchies à ras bord en attendant que leur digestion les fasse transpirer par tous les pores, au moins les Fraîchementdébarqués auront des choses à raconter, des tas de pays qu'ils auront vus et traversés avec les moyens du bord, et qui sait, les déserts, les mers et les murs qui les auront pas arrêtés les auront peut-être rendus plus attentifs, plus patients, plus respectueux, on peut toujours rêver, en tout cas c'est la poussière d'Ailleurs qui s'échappera à longs filets de leurs godasses, ce sera quand même autre chose que les histoires rances de nos tribuns de bistrot qui ne savent qu'aligner histoires salaces sur histoires salaces, et après ils ont l'ont leur vertigineuse impression d'avoir fait avancer la cause des femmes, Lacausedelafemmeoccidentale, ils ont pas honte de l'habiller en petite dinde leur Femmeoccidentale, c'est pour lui montrer qu'elle a pas besoin d'aller chercher plus loin, qu'elle les a trouvés, Lafemmeoccidentale, ses défenseurs certifiés conformes, ses champions toutes catégories, et toutes leurs petites dindes qui marchent dans leurs combines sans moufter, elles n'y marchent même pas, elles y courent que leurs panoplies les gênent à peine, jamais j'oserais me mettre ce qu'elles se mettent, même à la maison elles font les plateaux de charcutaille à toutes les mains tripoteuses, à commencer par celles de papafiston, elles en sont mêmes très fières, toutes ces mains qu'on leur colle partout ça leur fait des médailles, même celles qu'on leur balance

dans la figure, c'est de l'attention qu'on leur porte, alors moi je les attends leurs Noirs, leurs Arabes, leurs Mollahs, leurs Juifs, leurs Roms, leurs Météques, leurs Pasdechezeux, leurs Nomsimprononçables, tout leur bestiaire, j'attends de voir et de pouvoir juger sur pièce avant d'aller me jeter dans les bras de nos souches nationales, eux aux moins, leurs Pasdechezeux, quand ils arriveront ils en auront vu du monde et pas qu'un peu, ils en auront bavé, ils en auront vu de toutes les couleurs, des vertes et des pas mures, ils auront pas eu le choix, personne pour courir à leur place, si nos souches nationales ne sont pas contentes elles ont qu'à s'y mettre, qu'ils les balancent leurs télécommandes, qu'ils sortent au grand air plutôt que de nous le pomper à longueur de journée, ils seraient bien obligés alors de reprendre des manières, ce qu'il faudrait c'est les priver de leurs femmes pendant un an, de tout leur fric aussi, confisqué, un an sans femme et sans fric pour s'en payer à la louche, ça leur apprendrait à bien se comporter avec nous, à être un peu gentils avec nous, en tout cas ils arrêteraient d'aller se coller directement à notre derrière, tous c'est la seule chose qu'ils veulent, nous passer derrière où attendent sagement nos fesses sans expression plutôt que de se tenir un peu tranquilles devant nous histoire de nous parler et de nous écouter, de nous faire un peu la conversation, ils vont directement au derrière parce que là au moins les coudées franches ils les ont, personne pour leur poser des questions ou leur faire des remontrances, avec personne pour les déranger ils peuvent les soulager leurs petites envies, ils peuvent les faire leurs petits besoins, dindes comme on est on attend sagement qu'ils aient terminé, on essaie de penser à autre chose pendant ce temps, on fait des manières toutes seules pour la galerie, on veut surtout pas déranger, des fois même ils repassent même pas devant quand ils ont fini, ils filent par derrière ni vu ni connu, en douce, leur nouille rembarquée vite fait derrière leur fermeture éclair, des éclairs de génie ils en ont pas d'autres, sans même nous rhabiller, sans même nous essuyer le derrière contre lequel comme des déments ils se sont démenés, c'est que déjà ils ont d'autres affaires pressantes, ils ont que ça, des affaires pressantes, des machins et des trucs à faire de toute urgence, vite se soulager avant que ça déborde, ils savent pas se retenir, c'est la vérité, se retenir c'est au-dessus de leurs forces, pas étonnant que les Pasdechezeux qui leur arrivent les mettent tous en rogne, car on pourra dire tout ce qu'on voudra, pour venir jusqu'ici il aura quand même fallu qu'ils apprennent à se retenir un peu, même leurs Barbusdécapiteursposeursdebombes, il aura bien fallu qu'ils se retiennent un peu, nos souches nationales en sont incapables, O les beaux airs pour pas qu'on la voit leur incontinence congénitale, la vérité c'est que leurs petites envies les affolent tout de suite, à la moindre excitation ils savent plus se tenir, si on les sortait de chez eux et qu'on les remettait en liberté dans le monde il faudrait bien qu'eux aussi ils apprennent à se retenir un peu, ils auraient pas le choix, le monde va pas se plier en quatre pour leurs petits caprices, il faudrait qu'ils prennent des manières et qu'ils oublient tout ce que leurs petites dindes de mères leur ont permis, c'est nous qui leur avons appris à nous traiter comme des moins que rien, on peut s'en prendre qu'à nous-mêmes, c'est nous les mères, moi je marche pas dans leurs combines à tous, ils ont aucun droit sur moi, ils peuvent essayer, ils se gênent d'ailleurs pas pour ça, mais c'est pour se casser les dents,

O je sais bien que je ne perds rien pour attendre, encore quelques années et plus un seul avec un peu de fric sur lui ne voudra de moi, mais je m'en moque, je passerai du côté des Fraîchement débarqués qui leur sortent les yeux de la tête, la plupart n'auront pas touché une femme depuis leur départ, ils feront pas les fines bouches, peut-être même qu'ils me feront des manières, je m'en moque d'être tondu pour ça, s'il faut aller dans le monde pour trouver des hommes avec un peu de manières même boiteuse j'irai, oui, dans le monde, oui, j'irai, Oui.

Puisse le Monologue de Parabella Schwarz trouver dans cette adresse liminaire son irréfragable et insubmersible reliquaire pour l'édification des générations futures! Du moins alors n'aura-t-elle pas été en vain. Et que l'on veuille bien nous pardonner de le faire connaître publiquement dans sa version inexpurgée. Et certes, pour les quelques favorisés qui peuvent se prévaloir d'avoir séjourné, même pour un temps très bref, dans quelque voisinage rapproché de la grande et unique Parabella Schwarz, il va sans dire que le franc-parler du personnage, que nous nous sommes efforcé de rendre en ne reculant devant aucune des transpositions qui s'imposaient, en constitue comme l'indélébile signature, l'immanquable trace. Quant à ceux (que le Ciel veuille bien leur pardonner!) qui n'ont jamais eu la chance ou le courage de se trouver sur le chemin de la non moins fulminante que fulgurante Parabella Schwarz, qu'ils se rassurent! Dans l'histoire dont la présente adresse se veut l'incipit nous leur ménagerons plusieurs occasions de se rendre compte par eux-mêmes et de juger sur pièce la Divina Oscura Germanica, assez en tout cas pour qu'ils puissent ensuite à leur tour se prévaloir de compter au nombre de la très belliqueuse clique. Qu'une fois pour toutes il soit ici très solennellement dit que, des personnages dont nous nous apprêtons à raconter l'histoire à notre très aventureux lecteur, nous ne sommes que l'intermédiaire, le très humble homme de passe.

Mais avant de la quitter pour la retrouver plus tard Vivace con Fuoco dans quelque péripétie enlevée qui ne nous en laissera plus le temps, prêtons encore une fois une oreille attentive à ce que l'intraitable Parabella Schwarz nous dit dans le langage cru et véridique qui est son partage exclusif. Ces migrants qui forcent la Forteresse Europe à force de nombres bibliques, qui n'en sont pas moins que la très atténuée et lointaine secousse des gigantesques glissements de populations qui parcourent en long et en large l'Arabie, l'Afrique et l'Asie, ce frissonnement planétaire irrésistible des peuples, c'est lui qui nous permet de retrouver le souffle essentiel et irrévérencieux dont les grands romans comiques sont faits, celui-là même dont le lecteur de romans contemporain a besoin de remplir ses poumons pour sa persévérance, celui sans lequel ses négociations avec les passages contemporains les mieux gardés sont condamnées à tourner court. Il n'est pas exagéré de dire qu'il était moins une. L'entre soi fomenté par les quatre impératifs catégoriques de la vie contemporaine, les Transports, les Écrans, les Injonctions et les Informations, était sur le point de se refermer définitivement. En l'enfonçant in extremis, c'est l'idée même que les fabricateurs de romans pouvaient se faire de leur lecteur que ces interminables défilés d'humains harassés

ont une nouvelle fois brouillée. Grâce à eux, nous ne sommes plus intimidé par la figure impérieuse d'un Lecteur qui, sûr de lui, de son fait, débordant de suffisance et de morgue, exige de se trouver confirmé dans toute l'étendue de ses droits et prérogatives imprescriptibles par les romans qu'il veut bien daigner ouvrir dans les positions protégées, toutes en majesté, qu'il se réserve pour se divertir. Bousculé, tourneboulé, sens dessus dessous, cul par-dessus tête, la bouche pleine à éclater de majuscules de rattrapage, Civilisation, Occident, Laïcité ou encore Chrétienté, il n'est plus là pour faire courber l'échine du très consciencieux fabricant de romans. Celui-ci retrouve son privilège millénaire, celui dont au cours des âges jusqu'aux plus reculés les conteurs ont toujours été les détenteurs incontestés : lui seul connaît les mots de passe.

Ce roman que nous lui présentons, cette histoire que nous nous apprêtons à lui raconter, cette Fabrique des Agents, également intitulée dans certains milieux Histoire de Parabolus et de Parabilis, ou encore Histoire de Capitatus Hippeus et de Capitulatus Lepidissimus, pour reprendre quelques-unes des désignations savamment troussées par une autre grande dame dont il pourra également se prévaloir d'être devenu l'intime grâce à notre entregent, la Divina Alba Germanica, Adelgunde von Taxi-Thuret, l'impérieuse juriste des deux droits, la spécialiste mondialement reconnue de la doctrine des conditions dans le droit romain non moins que dans le droit canon, est le talisman définitif que nous remettons au lecteur pour le soutenir dans la poursuite de ses propres aventures dans le labyrinthe de la vie contemporaine. Quant au choix de la Hauptstadt Überhaupt pour y situer l'essentiel des actions que nous lui racontons, loin d'être arbitraire, il s'est imposé à nous avec l'évidence d'un fait. Car où trouver les actions capitales susceptibles d'agir sur le lecteur comme un ouvroir d'actions potentielles sinon dans la Capitale Capitalissime du monde contemporain ? Pour cette raison nous ne craignons pas de nous ranger à l'avis d'Adelgunde von Taxi-Thuret en présentant cette histoire comme une épopée contemporaine de la Tête tant il nous apparaît évident que la vie contemporaine, dans ses prestiges comme aussi dans ses vertiges, n'a pas d'autre protagoniste. C'est à elle, au Chef capricieux non moins qu'insatiable, toujours prêt à donner dans le chantage de la Décolation, que sans doute est destinée dans la langue elle aussi Capitale cette offre de trêve, cette proposition d'arrangement, ce *modus vivendi* on ne peut plus précaire :

Dem Sieg gewidmet
Vom Krieg zerstört
Zum Frieden mahnend

Ce que nous ne traduirons pas mal en en faisant la devise du lecteur de romans contemporain auquel nous remettons désormais, pour qu'il en fasse bon usage, celui qu'il tient dans les mains :

Au Chef entêté à tue-tête attesté
Après moultes Capitulations décapé, dépité, capitulé
À la Main malemboutée derechef essayé